

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[373. Londres, Mardi 19 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

373. Londres, Mardi 19 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Santé \(enfants Benckendorff\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1840-05-19

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- et puisque j'ai commencé, je veux finir. C'est bon pour tous deux. Il est impossible que ma lettre d'hier vous afflige.
- Je reprends où j'en suis resté hier. Je n'ai pas fini

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 437/138-140

Information générales

LangueFrançais

Cote1037-1038, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
373. Londres, mardi 19 mai 1840,
9 heures

Je reprends où j'en suis resté hier. Je n'ai pas fini ; et puisque j'ai commencé ; je veux finir. C'est bon pour tous deux. Il est impossible que ma lettre d'hier vous afflige. Ce n'est pas à cause de vous seule, ni par pur ménagement pour vous qu'en vous donnant des nouvelles de votre fils, j'ai écarté, autant que la vérité me semblait le permettre, toute exagération, toute alarme brusque et violente. Je présumais que sur la simple nouvelle de l'accident, vous partiriez, moitié pour l'accident, moitié pour venir plutôt. Le motif était triste, mais bien suffisant bien convenable. Je me serais fait scrupule d'y rien ajouter, scrupule de profiter d'un si triste motif pour presser votre résolution. Votre arrivée ici, je la desire, je l'attends depuis que j'y suis. Je t'attends tous les jours, à toute heure. Je voulais la devoir, plus prochaine un peu à vous, à votre libre empressement, pas uniquement à un malheur. Je n'ai pas médité, combiné tout cela, vous savez comme on agit quand le cœur y est mêlé ; un peu confusément par instinct ; mais l'instinct n'est pas moins réel, ni moins puissant pour n'être pas clair. Je suis sûr que ce que je vous dis là a été pour beaucoup dans la réserve de mon langage.

Vous n'êtes pas venue. Vous avez attendu. Tout à coup vos craintes sont devenues vives. Vous avez été sur le point de partir. Le désir de venir plutôt n'y était plus pour rien. Vos craintes sont devenues un peu moins vives, vous avez mis votre départ en question. Vous avez soumis cette question à votre fils. Vous n'êtes pas partie. J'ai été triste et fâché. Voilà la vérité. C'est comme si vous aviez tout vu. J'ai pensé à moi dans tout cela, à vous pour moi. M'accusez-vous ? Vous plaignez-vous ? Vous me direz que j'aurais dû vous dire cela, tout de suite. Non, ne comptez jamais là-dessus. C'est ma nature, c'est ma shyness à moi, de garder en moi, pour moi seul, au moment où je l'éprouve tout chagrin mêlé de mécompte. Il me déplait de voir ainsi mon âme à la merci de qui ne sait pas lui épargner toute tristesse. Je me reprends alors, je me replie sur moi-même ; et ne pouvant supprimer la peine je supprime absolument la plainte. Il faut être indépendant quand on est triste. Je conviens qu'en étant triste, on peut être injuste, on peut trop penser à soi. Je crois bien que j'ai été un peu injuste envers vous, que je n'ai pas assez pensé à vous, à votre santé, à votre faiblesse, à votre trouble, à l'empire exclusif, déréglé, que prend sur vous votre imagination ébranlée. Vous me le pardonnerez ; vous me le pardonnerez avec joie n'est-ce pas ? Car au fond, il n'y a rien là qui vous doive affliger. Et je ne me changerai pas, pas plus que vous. Avez-vous envié que je change ? Pas moi, malgré tout ce que je vous ai dit et tout ce que je ne vous ai pas dit depuis huit jours.

Je suis rentré cette nuit à une heure, de la Chambre des Communes. Lord John Russell, et Lord Stanley ont bien parlé. Le dernier m'a frappé, par sa bonne grace forte et simple. Le Cabinet a eu un échec, et en aura probablement un second ce soir. On croit que le bill de lord Stanley passera à la 3ème lecture. Mais il périra dans la discussion du détail des clauses. Etrange situation, la faiblesse aux prises avec l'impuissance. J'y retourne ce soir. Il y aura O'Connell, Macaulay, Sir James Graham, Sir Robert Peel. Jusqu'ici, c'est une excellente discussion, un jour lumineux, sans soleil. Ceci bien pour vous seule. Il y a deux choses, que je ne peux montrer qu'à vous, ma faiblesse et mon orgueil.

2 heures

Oui vous avez raison; Je vous ai prise for better and for worse, et j'ai tort toutes les fois que je ne vous dis pas quelque parole bien tendre bien douce, qui se mêle à tout à votre tristesse, à la mienne, à nos injustices communes. De loin, j'oublie que je suis loin, que les moindres mots sont définitifs, irrévocables, durs, grossiers. Vous l'oubliez aussi. Ne l'oublions jamais, jusqu'à ce que nous ne soyons plus loin, l'un de l'autre, que nous n'ayons plus besoin de penser à rien, que toute méprise disparaisse, que toute injustice se répare, que tout mal se guérisse par cette admirable panacée de la présence, d'une présence charmante et chérie avant le 15 juin, n'est-ce pas ? Il le faut, car il faut que nous soyons ensemble, le 15 Juin. Je vous ai répondu ce matin. Je ne trouve rien dans votre lettre à quoi je n'aie répondu. Et vous voyez bien que celle d'hier ne m'a pas déplu. Adieu. Adieu. Adieu. Comme vous, à présent je serai impatient jusqu'à ce que vous ayez reçu ma lettre d'hier, celle-ci jusqu'à ce que vous me l'ayiez dit. L'horrible chose que l'absence. Que d'agitations insensées ! Que de peines absurdes ! Adieu encore. Adieu pour le chagrin passé. Adieu pour le bonheur à venir. Adieu. Je fais presque aujourd'hui comme hier. Je ne vous dis pas que l'état d'Alexandre est toujours très bon. Vraiment il n'y a plus de nouvelles à vous donner. Je vous ai écrit hier deux fois. Savez-vous quelque chose de la Duchesse de Sutherland. Et si elle vous a répondu, quoi?
Adieu encore.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 373. Londres, Mardi 19 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-05-19

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/365>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 19 mai 1840

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024